VICARIAT DE LA COLOMBIE BRITANNIQUE.

LETTRE DU R. P. J.-M. RAPHAEL LE JEUNE AU T. R. P. SUPÉRIEUR GÉNÉRAL.

Kamloops, 24 novembre 1894.

TRÈS RÉVÉREND ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

Le souvenir de votre visite ne s'est pas effacé de notre cœur. La mémoire de ces quelques beaux jours passés en votre compagnie et sous votre regard paternel reste pour nous encourager dans nos misères et nos difficultés. Que de choses depuis lors! Je n'ai guère à vous informer que de ce qui me concerne.

Je vous laissai, avec regret, continuer votre voyage de North-Bend. Je fis faire une dernière communion à cette malade que j'avais confessée en descendant, et elle mourut en paix quelques jours plus tard. Je descendis le lendemain, à la station, plus à l'ouest, pour baptiser celle qui m'attendait avec tant d'anxiété. Elle n'est pas morte, mais guérie et heureuse d'être chrétienne. Après deux jours passés à Kamloops, j'arrivai, le 14 juillet, à Shushwap, pour y recommencer le genre de vie que vous avez vu à Sainte-Marie. Deux cent cinquante à trois cents sauvages réclamaient tous mes soins. De retour à Kamloops le 20 juillet, je dus demeurer quatre à cinq jours avec deux cents autres sauvages qui ne s'étaient pas confessés depuis Pâques. Les sauvages de Kamloops ont une dévotion spéciale à sainte Anne, et j'ai cru devoir l'entretenir autant que possible en leur faisant chômer chaque année la fête de sainte Anne, après s'y être préparés par trois à quatre jours de retraite. Cette fois, la fête et la retraite ont été plus ferventes que jamais. Deux sauvagesses, qui avaient eu le

malheur de tomber dans le péché, ont eu le courage de s'imposer des pénitences et des humiliations publiques. Elles ont pris tous leurs repas à genoux, matin et soir, au pain et à l'eau. Elles sont allées, quatre fois par jour, demander pardon à Jésus crucifié, à genoux devant la douzième station du chemin de croix; matin et soir, dans nos réunions, elles sont venues, aussi à genoux, demander pardon à leurs maris, se faire mettre par eux une corde au cou, s'agenouiller pieds nus devant toute l'assemblée, baiser la terre et tenir les bras en croix durant la récitation des actes de foi, d'espérance, de charité et de contrition.

Le jour de sainte Anne, environ 130 communions ont clôturé les saints exercices. Le lendemain, je pars pour passer le dimanche à Lytton, avec les quelques blancs et sauvages catholiques qui s'y trouvent. Après être revenu pour deux ou trois jours à Kamloops, je suis, le 3 août, à Ashcroft, et puis sur le chemin du *Caribou* et de William's Lake. A 10 milles du chemin de fer, les sauvages de Bonaparte étaient réunis pour m'attendre. Je passai avec eux six à sept jours bien employés, à l'aide de la sténographie, pour laquelle ils avaient d'autant plus de zèle qu'ils avaient été les derniers à l'apprendre; 120 confessions et 60 communions ont couronné les exercices. La chaleur, ces jours-là, était extrême. Aussi les serpents à sonnettes du voisinage sont-ils venus nous faire une visite. Un matin, pendant que nous étions en réunion, des jeunes gens sont venus me demander s'ils pouvaient tuer un serpent à sonnettes, un gros *étout*, comme disent les Canadiens, ayant six ans. Ils venaient de le faire sortir d'une maison où il s'était glissé par la porte ouverte, au moment où un bébé de un ou deux ans levait la main pour le prendre comme un jouet. « Pourquoi pas? dis-je. — On

nous a dit qu'il n'est pas bon de tuer un serpent à sonnettes. — Je ne vois pas ce qu'il y a de mal, leur répondis-je. Peut-être son compagnon viendra le chercher, alors vous pourrez le tuer pareillement. » En effet, le compagnon est venu le lendemain et il a eu le même sort que le premier.

Pendant que j'étais à Bonaparte, des sauvages de Clinton et de High-Bar sont venus me voir et me demander d'aller chez eux confesser leurs malades et leur bénir un chemin de croix. Ces sauvages se trouvent à l'extrémité de trois districts : celui de Kamloops, celui de William's Lake et celui de Lilloet, visité par le P. Bunoz, supérieur de Sainte-Marie. Je n'osai pas résister à leurs désirs. En route, je rencontrai Mgr Durieu, qui retournait de William's Lake, et qui me donna les facultés nécessaires pour le chemin de croix. J'arrivai à Clinton et j'y reçus le meilleur accueil de la part des blancs et des sauvages. Ces derniers étaient jaloux des autres sauvages à cause de la sténographie, qu'ils n'avaient jamais eu l'occasion d'apprendre. Dès mon arrivée, un tableau fut dressé, et voilà tout le monde à l'œuvre, hommes, femmes, enfants, jusqu'aux vieillards, qui s'étaient procuré des lunettes pour cela ; eh bien, il y en avait de cinquante ans qui écrivaient très correctement après quelques essais.

Mais les habitants de High-Bar étaient là, m'attendant pour aller chez eux ; j'étais un peu paresseux. Les chrétiens de Clinton me décidèrent en me disant qu'ils m'accompagneraient tous. Plus d'hésitation possible. Après deux nuits passées à Clinton, nous voilà tous à cheval pour High-Bar. On avait eu soin de me choisir le cheval le plus rapide et le plus doux en même temps. J'avais peu à faire pour que mon coursier prît aussitôt le triple galop. Aussi, on eut bien

vite franchi les 25 milles qui séparent Clinton de High-Bar.

Nous avons monté toute la hauteur des montagnes. Il en faut maintenant descendre. Mais quelle descente ! Figurez-vous les hauteurs que vous avez vues autour de North-Bend. Laissez-en partir un rocher, il s'en ira, par une course accélérée, se précipiter dans les eaux du Fraser. C'est sur une pente pareille qu'il nous faut descendre cette montagne, en faisant des zigzags interminables le long d'un sentier suffisant pour le passage d'un cheval. Montre en main, nous mîmes soixante-dix minutes.

Arrivé à High-Bar, je fus l'objet d'attentions extraordinaires de la part des Indiens. Ils me nourrirent comme un prince et ne cessèrent de me remercier d'être venu les voir. Très assidus aux leçons, ils passaient les nuits à répéter ce qu'ils avaient appris durant le jour : 50 à 60 confessions furent le résultat des trois jours que je leur consacrai. Les Clintons étaient inclus dans ce nombre. C'est à peu près toute la population de ces deux camps réunis. Lundi 13 août, j'étais de retour à Clinton, mardi 14 à Ashcroft, et le 15 au matin, je disais la messe à Kamloops, où les sauvages s'étaient donné rendez-vous. Je restai quelques jours à la maison, ou plutôt chez le P. Carion, à l'école industrielle. Le P. Carion était allé voir Monseigneur pour affaires. Dimanche 20 août, nouvelle visite à Lytton. Lundi, retour à Kamloops. Dès le jeudi ou vendredi suivants, je me rends à Nicola, puis aux mines de Granite-Creek, où je vais tous les ans, à cette époque, confesser quelques catholiques perdus dans ces montagnes, et baptiser leurs enfants. Le 2 septembre, je m'arrête à Coldwater, où cinquante à soixante de mes sauvages se trouvent ensemble pour se confesser et communier. Du 6 au

10 septembre, à Quilchena. Là, nous avons nos réunions en plein air, à l'ombre des broussailles.

Le 11, retour à Kamloops. De là, visite à Lytton, à North-Bend, à New-Westminster, où je passe quatre à cinq jours avec Monseigneur, surtout pour concerter la rédaction du Kamloops-Wawa.

Je commençai le mois d'octobre à Kamloops par une huitaine de bénédictions du Saint-Sacrement, auxquelles nos sauvages furent très fidèles. Du 7 au 14 octobre, je devais être à la Fourche du Nord, où vivent cent trente sauvages, à 50 milles nord de Kamloops. Du 20 au 26, j'étais à Deadman's-Creek avec quelque cent cinq autres sauvages. La principale opération, dans ce dernier endroit, a été de lambrisser la sacristie, ou chambre du prêtre, laquelle était bien misérable. Nous avons réussi à la rendre très convenable.

Le 27 octobre, je me retrouvai à Kamloops avec trois cents sauvages environ, pour préparer la fête de la Toussaint. C'était comme la rentrée des classes d'hiver. Le premier jour, on était un peu rouillé. Les sauvages, qui ne faisaient que d'arriver de la chasse, étaient étonnés de se voir papier et crayon à la main. Il fallait composer. Quatre prix furent décernés. Les courages se rallumèrent. Le lendemain, tout le monde aurait gagné des prix. Nous avons, ces jours-là, repassé de l'histoire sainte et du catéchisme. Mgr TERMOZ est venu constater ce qui se faisait et donner la communion à cent cinquante sauvages environ, le 1er novembre. Le soir, le glas sonnait à toutes les heures, réclamant des prières pour les trépassés. De 11 heures à minuit eut lieu en commun, pour les pauvres âmes, la récitation du rosaire. Le 2 novembre, messe des morts. Une collecte à l'intention des défunts leur procure trente-quatre messes.

Pas de repos pour les méchants; méchant ou non,

guère de repos pour moi. A peine ai-je fini de toucher la main à mes trois cents fidèles réunis à Kamloops, que voilà le chef de Shushwap, venu me chercher pour aller ouvrir sa nouvelle église : 23 mètres de long sur 7 mètres de large. Je n'ai que le temps de mettre en place les objets de Kamloops et de faire les emplettes nécessaires pour Shushwap.

J'étais encore occupé à 11 heures du soir ; à 3 heures, on était parti, et à 4 h. 30 rendu à Shushwap, mais accablé de fatigue. A la maison, rien de prêt, pas une porte, pas une fenêtre en place, pas même le poêle de la chambre. Je m'empresse de dire la messe à 5 h. 30. J'essaye de reposer : inutile, il fait trop froid. Et puis, si je dors, comment les préparatifs se feront-ils ? Je me lève donc. A l'œuvre, sauvages ! Vous, quatre ou six, lambrissez un pan de muraille ; vous autres, quatre encore, occupez-vous des portes ; vous, de l'escalier ; vous, du poêle ; vous, des fenêtres. J'avais la satisfaction, le soir, de voir tous les travaux finis, de trouver une sacristie et par-dessus une chambre à part bien aménagée. Je fais dire les prières du soir, et le lendemain, à 8 heures, on commence la bénédiction de l'église. Chant des litanies des saints, messe royale, etc. A 10 heures, déjeuner ; à midi, réunion. Nous n'avons pas d'autre local que l'église.

Après avoir exercé mes sauvages à la lecture et à l'écriture sténographiques, en chinook, je fais alterner les chants avec la vie des saints, l'enseignement de l'histoire sainte et du catéchisme. Désormais, grâce à la sténographie, adaptée à notre langue internationale dans ces régions, il y aura de l'uniformité dans l'exposé de notre catéchisme. D'après la volonté expresse de notre regretté Mgr d'Herbomez, nous avions adopté, il y a une dizaine d'années, un texte ou formulaire en anglais. Je le tra-

duis en chinook, soumettant les feuilles d'essai à la compétence incontestée de Sa Grandeur Mgr Durieu, avant de les reproduire partiellement dans le *Wawa* de Kamloops.

Avant de terminer les exercices de la retraite au camp des *Shushwap*, il fallait songer à infliger aux scandaleux les pénitences publiques qu'ils avaient méritées. Ce n'est pas toujours commode. Voici, par exemple, un jeune époux qui, lorsqu'il lui arrive de se griser un peu, est loin d'user de tendresse envers sa femme. Celle-ci, qui n'est pas non plus un modèle de patience, refuse de recevoir en silence et avec résignation les coups et les mauvais traitements. Que faire ? J'ai déjà sévi envers le coupable à une dernière visite. Il ne s'est pas amendé. Il faut donc se montrer énergique ; je punis de nouveau le délinquant, mais il a recours à un subterfuge : « Père, dit-il, ne me punis point, car je suis malade !... » Espérons que la honte et le remords le ramèneront à de meilleurs sentiments et à une conduite plus chrétienne.

Pendant ces exercices, nous attendions avec impatience l'envoi d'une cloche pour notre nouvelle église. Cette cloche, du poids de 400 kilogrammes environ, est aujourd'hui payée par une souscription ouverte dans la tribu par le chef ; elle coûte 185 dollars, ou 925 francs, somme respectable pour ces pauvres sauvages. Des jeunes gens passèrent en vain plusieurs nuits à la station : la cloche, tant désirée, ne vint pas, et je dus me séparer de ces chers chrétiens, heureux du moins d'avoir entendu 250 confessions et distribué une centaine de communions. Que le Cœur Sacré de Jésus les conserve toujours dans la simplicité de leur foi et dans l'estime et l'amour de la sainte Eucharistie !

Notre ministère dans ces régions est, comme vous le savez, mon très révérend Père, une succession ininter-

rompue de courses ; c'est une sorte de mouvement perpétuel, genre d'existence qui nous est commun d'ailleurs avec tous les missionnaires de l'extrême Nord. Le moindre inconvénient est la fatigue physique; ce que les Européens accourus dans ces parages s'imposent pour les nécessités de la vie et par l'appât d'un gain pécuniaire, nous devons être heureux de l'accepter par amour pour Notre-Seigneur et le salut des âmes. De retour à Kamloops le 12 novembre, il fallut se rendre le 18 à North-Bend, revenir le 19 à ma Mission, en compagnie de deux jeunes garçons, nouvelles recrues pour l'école industrielle du R. P. Carion, puis repartir le 21 au soir pour Bonaparte, où plus de 120 sauvages étaient réunis. Après huit jours consacrés aux exercices de la Mission, je me dirigeai le 29 vers Clinton pour y évangéliser les sauvages de High-Bar; ils s'y étaient rendus, sachant bien qu'il m'était impossible, cette fois, d'aller jusqu'à leurs demeures, à travers les montagnes couvertes de neige. Au mois d'août dernier, je leur avais donné les premières leçons de sténographie; depuis cette époque, ils ont réalisé de rapides progrès, grâce à des répétitions quotidiennes, prolongées jusqu'à une heure avancée de la nuit. Un jeune homme me raconte que ses parents l'ont entendu à diverses reprises répéter ses leçons tout haut durant son sommeil. Aussi quelle n'est pas ma joie de constater que la plupart de ces chers chrétiens savent lire couramment les imprimés sténographiques en chinook. Toutes les familles à peu près se sont empressées de prendre un abonnement aux publications de Kamloops. Le bien réalisé ici par le missionnaire dans ces âmes si avides de la grâce divine pourra ainsi se développer et se continuer à distance au moyen du *Wawa*.

Ce matin même, j'ai quitté ces familles chrétiennes.

Je me suis mis en route par un froid très vif; la neige couvre le sol et, en ce moment, elle atteint une épaisseur de plus de 30 centimètres; malgré mille difficultés, notre traîneau à chevaux nous a permis de franchir 13 lieues depuis 7 heures du matin jusqu'à 2 heures de l'après-midi.

Depuis ce moment, je constate qu'il n'y a aucun intérêt à tuer le temps en conversations futiles avec les employés de la station d'Ashcroft; je m'installe dans un coin du bureau du chef et je me fais un plaisir et un bonheur de vous entretenir, à distance, de mes occupations et de mes espérances.

Le travail ne manque point, vous le savez assez, mon très révérend Père; depuis votre passage ici, le R. P. Peytavin nous a quittés : un ouvrier de moins laisse sentir aux autres le poids du fardeau qui pèse plus lourd sur leurs bras. Mais la bonne Providence veille à tout et nous attendons du renfort avec patience et confiance. Après demain, il faudra repartir pour *Nicòla*, à peine de retour à Kamloops, où je devrai être de nouveau pour commencer les travaux préparatoires de la fête de Noël avec environ 500 sauvages.

La petite *Revue sténographique*, sur laquelle je reviens si souvent avec une sorte de monomanie, mais dont les résultats sont si consolants et peut-être si pleins d'avenir, réclame, pour chaque page, un travail persévérant de près de deux heures. Les divers rédacteurs de périodiques savent assez dans quel cercle ils tournent sans cesse : à peine a-t-on joui de la satisfaction d'avoir terminé un numéro mensuel qu'il faut immédiatement recueillir les matériaux de la publication prochaine; c'est l'histoire du boulanger qui ne laisse jamais refroidir son four.

Le Sacré Cœur et Notre-Dame de Lourdes ont daigné bénir cette œuvre qui leur est consacrée. C'est ainsi que

le mois d'octobre a fourni une recette de 150 dollars, ou 750 francs ; le mois de novembre permet jusqu'ici d'en espérer autant. Notre-Dame de Lourdes, dis-je, semble s'intéresser d'une façon visible à notre petite œuvre. En voici la preuve :

Le 31 octobre dernier, je recevais de Chicago une lettre de douze pages, écrite par une jeune personne qui exprimait son étonnement et sa surprise ; la publication du *Wawa* avait piqué sa curiosité au dernier degré. Se trouvant en rapports fréquents avec les rédacteurs des principaux organes de publicité de la grande cité américaine, écrivain elle-même, elle demandait tous les renseignements les plus minutieux sur l'origine, les développements et les progrès de notre modeste *Revue*. L'occasion de se faire connaître s'offrait d'elle-même ; il fallait la saisir aux cheveux, en envoyant les renseignements désirés. Aussitôt, nouvelle lettre de dix pages : avouez qu'en Amérique l'art épistolaire est à l'avenant du reste, sinon grandiose, du moins prolixe et volumineux. Je fournissais les renseignements complémentaires.

J'attendais les résultats, lorsque le 20 novembre dernier, je reçus une nouvelle lettre non moins longue que les aînées. Les éditeurs des plus grands journaux de Chicago s'intéressaient, paraît-il, vivement au *Kamloops Wawa*. Ils ont en vérité usé largement du don d'amplification qui est le propre des journalistes, car j'ai reçu deux articles, parus dans les journaux, c'est-à-dire trois colonnes, de 400 lignes chacun, sur la sténographie et son usage dans l'évangélisation des sauvages.

Mais je dois ajouter que, dans les deux premières lettres, je ne sais trop pourquoi, la personne en question me parlait de Notre-Dame de Lourdes. Notre jeune savante, qui n'est pas catholique, n'avait jamais entendu

parler de Lourdes, disait-elle, jusqu'à l'été dernier. Savez-vous comment elle en a fait la connaissance? Par la lecture du fameux ouvrage du romancier Zola! Elle fut très étonnée de lire en sténographie l'histoire du célèbre pèlerinage; elle ne me ménagea pas les questions sur ce sujet. Je m'empressai de lui expédier, comme antidote, le livre de M. H. Lasserre, ainsi qu'un autre volume en anglais. Daigne Notre-Dame de Lourdes continuer son œuvre et accorder à ces écrivains civilisés la foi vive et ardente de nos Indiens catholiques!

Il est temps, mon révérend Père, de clore cette lettre, qui, je le crains, ne saurait vous offrir qu'un intérêt secondaire. Laissez-moi vous dire en terminant que le *Kamloops Wawa* atteint un tirage régulier de 1 200 exemplaires. Le premier ministre de la Colombie britannique, M. Davie, est venu me surprendre un soir : il a fallu lui céder, séance tenante, trois volumes reliés de la publication. Il m'a fait la promesse de continuer les abonnements et de travailler lui-même à la diffusion de l'œuvre. C'est plus que je n'osais espérer d'un personnage si haut placé.

Depuis, nous avons été honorés de la visite de lord Aberdeen, gouverneur général du Canada. J'ai dû lui céder aussi des exemplaires du *Wawa*. Son Excellence, ainsi que sa dame, ont paru prendre intérêt à cette publication.

Daignez agréer, très révérend et bien-aimé Père, l'assurance de ma soumission respectueuse et de ma filiale affection en N.-S. et M. I.

J. M. Raphaël LE JEUNE, O. M. I.

